

V. Bonheur et technique

Si nous admettons que le bonheur est le but de la vie, nous pouvons alors nous demander quel est le moyen d'y parvenir. En particulier, l'histoire humaine, marquée par le développement fulgurant de la technique, mène-t-elle à un état où l'homme jouit d'un bonheur plus grand ?

A. La technique peut mener au bonheur (Descartes)

A première vue, il semble que la technique est un moyen privilégié pour atteindre le bonheur. En effet, par la science et la technique, les outils et les machines, l'homme parvient à extraire de la nature ce dont il a besoin avec peu d'efforts. La technique contribuerait donc fondamentalement à accroître les conditions de base (le « niveau de vie ») de notre bonheur.

Freud mentionne cette possibilité parmi les moyens d'atteindre le bonheur :

Il y a certes une autre et meilleure voie : en tant que membre de la communauté humaine, on passe à l'attaque de la nature avec l'aide de la technique guidée par la science et on soumet cette nature à la volonté humaine. On travaille alors avec tous au bonheur de tous.

Freud, *Le Malaise dans la culture*, II, p. 20

Descartes, par exemple, croyait en cette voie :



Mais sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusqu'à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées sans pécher gravement contre la loi qui nous oblige à procurer autant qu'il est en nous le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieux et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier lieu et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher.

Descartes, *Discours de la méthode*, VI

B. La technique nous éloigne du bonheur (Rousseau)

Mais il n'est pas si sûr que la technique nous approche du bonheur. Peut-être le bonheur des hommes, procédant du contraste (tout plaisir est passage d'une peine à une peine moins grande ou à une joie), est-il globalement stable et constant au cours de la vie.

Au cours des dernières générations, l'humanité a fait accomplir des progrès extraordinaires aux sciences physiques et naturelles, et à leurs applications techniques ; elle a assuré sa domination sur la nature d'une manière jusqu'ici inconcevable. Les caractères de ces progrès sont si connus que l'énumération en est superflue. Or les hommes sont fiers de ces conquêtes, et à bon droit. Ils croient toutefois constater que cette récente maîtrise de l'espace et du temps, cet asservissement des forces de la nature, cette réalisation d'aspirations millénaires,

n'ont aucunement élevé la somme de jouissances qu'ils attendent de la vie. Ils n'ont pas atteint le sentiment d'être pour cela devenus plus heureux. On devrait se contenter de conclure que la domination de la nature n'est pas la seule condition du bonheur, pas plus qu'elle n'est le but unique de l'œuvre civilisatrice, et non que les progrès de la technique soient dénués de valeur pour « l'économie » de notre bonheur.

Freud, *Le Malaise dans la culture*

Mais on peut aussi, au contraire, aller plus loin. Une invention technique nous réjouit un court instant, au moment de son apparition, quand elle change notre vie en nous soulageant d'une tâche pénible. Mais aussitôt l'homme s'habitue à sa nouvelle condition : il se ramollit, s'affaiblit, et ne se rend plus compte de la peine que son outil lui épargne ; en revanche, si son outil vient à lui faire défaut il en éprouvera cruellement le manque. C'est ce que remarque Rousseau : Avec la technique, les hommes eurent du loisir ; ils l'utilisèrent à se procurer de nouvelles commodités ; ainsi ils continuèrent à s'amollir le corps et l'esprit ; par l'habitude, ces nouvelles commodités perdirent leur agrément, et dégénérèrent en de vrais besoins : « la privation en devint beaucoup plus cruelle que la possession n'en était douce, et l'on était malheureux de les perdre, sans être heureux de les posséder. » (*Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 2^e partie).

Et il faut bien reconnaître que tout objet nous possède autant que nous le possédons : s'il nous est utile, nous dépendons de lui, nous avons peut de le perdre. Nous devons également organiser notre vie en fonction de cet objet. Enfin, nos objets nous coûtent parfois des efforts disproportionnés par rapport à leur utilité :

L'Américain type consacre plus de 1500 heures par an à sa voiture : il y est assis, en marche ou à l'arrêt, il travaille pour payer l'essence, les pneus, les péages, l'assurance, les contraventions et les impôts. Il consacre quatre heures par jour à sa voiture, qu'il s'en serve, s'en occupe ou travaille pour elle... A cet Américain, il faut donc 1500 heures pour faire 10000 kilomètres de route, 6 kilomètres lui prennent 1 heure. Dans les « pays pauvres » les gens atteignent exactement cette vitesse... par l'usage de la marche. Ce qui différencie la circulation dans les pays riches et les pays pauvres n'est donc pas une plus grande efficacité mais l'obligation de consommer à haute dose l'énergie conditionnée par l'industrie du transport.

Ivan Illich, *Energie et équité*, 1973

Ainsi, toute la technique ne mènerait l'homme, dans le meilleur des cas, qu'à un monde plein de machines bien huilées et d'ennui ; et, dans le pire des cas, à un monde d'humains affaiblis, dégénérés, qui se comportent en enfants gâtés qui ne peuvent pas supporter d'être privés un seul instant de leur dernier jouet.